



NAÎTRE ACCOUCHER À NANTES [1970-2025]

WWW.ALACRIEE.ORG

Laurence

Sage-femme, 65 ans

Entretien du 22 février 2024

Quand j'étais étudiante sage-femme, à la fin des années 70, les femmes accouchaient attachées. Leurs jambes étaient posées sur des jambières, bloquées par une sorte de ceinture en cuir. Parfois, elles avaient aussi les bras immobilisés le long du corps, attachés par les poignets. Et si elles étaient un peu rebelles, en particulier quand le chef de service venait pour l'accouchement, on ajoutait des épaulettes, pour qu'elles ne puissent pas reculer sur le lit.

Aujourd'hui, rien n'est parfait mais plus personne n'oserait faire cela à une femme.

J'ai eu de la chance. Après mes études, je suis allée tout de suite travailler dans une maternité différente. Chez Max Ploquin, à Châteauroux. Dans la maternité de mes études, on attachait les femmes et les bébés allaient mal parce que tout le monde était stressé et que les mères l'étaient aussi. Je ne l'ai réalisé qu'après.

À Châteauroux, le prérequis était inverse. Nous faisons confiance aux femmes et aux bébés. Nous étions là pour soutenir, pas pour faire. J'ai découvert que la plupart des femmes accouchaient très bien avec des bébés en pleine forme, sans qu'on n'intervienne, en étant juste dans l'accompagnement. Vraiment, cela a été une énorme baffe ! Je n'étais pas partie de l'hôpital par désaccord avec le fonctionnement mais parce qu'il n'avait pas voulu de moi (trop rebelle) ! Heureusement que je suis arrivée dans ce lieu différent où j'ai appris que l'on pouvait travailler autrement.

La maternité des Bluets à Châteauroux était un lieu reconnu. L'association Bien Naître, à Nantes, organisait un débat et nous avait invités à témoigner ; c'est moi qui suis venue. C'est comme ça que j'ai connu la Maison de la Naissance. J'ai pensé ensuite que ce serait sympa d'y travailler et j'ai postulé.

Cette maternité était une utopie qui fonctionnait ! Sûrement, le souvenir est un peu idéalisé mais c'était un vrai travail d'équipe avec une volonté partagée de tous les acteurs, quels que soient leurs fonctions, de réfléchir à leurs pratiques.

Nous n'étions pas dans des rapports hiérarchiques. C'était un collectif avec l'envie commune d'un exercice respectueux des attentes des femmes et des couples. Je me souviens de la dernière réunion avec Bien Naître au sein de la maternité. La discussion s'était centrée sur le petit déjeuner : « Ce serait bien s'il y avait du chocolat » On en était à ce genre de détail parce que tout le reste était acquis.

Le partenariat entre l'équipe et les parents était une réalité. Nous voulions conjuguer au mieux savoir médical et compétences parentales. On était à l'écoute de leurs besoins. C'était tout simple.

Des années plus tard, j'étais aussi avec Bien Naître quand l'association s'est battue pour que la maternité ne déménage pas. Il y avait des sit-in, le samedi matin, devant la clinique. Je crois qu'on n'imaginait pas tous les tenants financiers, politiques et organisationnels qui ont motivé ce déménagement.

Car ce n'était pas qu'un changement de lieu.

Pendant les cours de préparation à la naissance, je faisais visiter la Maison de la Naissance. À chaque fois il y avait au moins une personne dans le groupe qui disait : « On n'a pas l'impression d'être dans une salle de naissance, on dirait une chambre ! » Pourtant il y avait du matériel médi-

cal mais c'était une question d'ambiance. Par exemple, il y avait du papier peint sur certains murs. Quand la maternité a déménagé, un père qui venait de visiter avec l'équipe de Jules Verne m'a dit : « Je suis rentré dans la salle de naissance et je me suis dit : on ne dirait pas une salle de naissance. »

En l'entendant, j'ai pensé que j'avais tort de rester bloquée sur le passé, que c'était juste le lieu qui avait changé. Et puis le père a terminé sa phrase : « On se croirait dans un bloc opératoire ! » Même si l'équipe était la même, avait la même volonté, il y avait un message inscrit dans les murs qui n'était plus tout à fait le même !

Je reste nostalgique de ce lieu. On avait montré que ça pouvait marcher. On aurait pu continuer, on aurait pu essayer. On aurait pu faire d'autres Maisons de la Naissance !

Je dis ça mais j'avais déjà quitté l'équipe

À l'époque, nous n'étions pas assez de sage-femme pour travailler comme nous le souhaitions. Pour libérer des postes, la direction avait demandé aux volontaires de prendre un statut libéral pour la préparation à la naissance. Cela permettait de continuer à l'assurer tout en créant de nouveaux postes dans le service. Grâce à cela, nous avons pu être tout le temps deux sages-femmes en garde.

Quand, j'ai eu mon deuxième enfant, j'ai voulu faire un peu moins de garde tout en souhaitant rester extrêmement présente et investie. Un des médecins s'est opposé : « Si tu veux être à mi-temps, tu ne t'impliqueras plus dans l'équipe. » Je me suis tournée vers l'exercice libéral.

Pour l'anecdote, j'ai accouché à la maison mais j'ai ensuite dû avoir une délivrance artificielle sous anesthésie générale à la maternité. Mon attachement à la maternité était fort puisque, « grâce » à cette intervention, mon accouchement est noté dans le registre de la Maison de la Naissance.

L'obstétrique est une petite moitié de mon travail maintenant. Comme je vieillis, je vois des femmes plus âgées qui ne sont plus dans des projets de grossesse. Et je vois leurs filles qui ne sont pas encore dans des projets d'enfant. La relation, qu'il s'agisse de discuter de contraception, de sexualité ou d'autre chose reste essentielle. C'est ce que j'adore dans mon travail. Quand tu perçois que ton intervention a peut-être permis à cette femme de se sentir mieux ou de comprendre quelque chose et d'avancer. C'est un luxe de faire depuis 40 ans le boulot que j'adore.

Très honnêtement, au début, les bébés ne m'intéressaient pas. Je me souviens avoir dit à l'école de sage-femme que j'avais choisi un métier de femme pour les femmes. Il a fallu attendre la deuxième moitié de mon exercice pour que je m'intéresse aux bébés, que je leur prête attention. À la maternité, on ne passe pas beaucoup de temps avec eux. En libéral, on accompagne les femmes et leur nouveau-né pendant plusieurs semaines.

Voilà une histoire que j'adore. On doit observer comment le bébé tire la langue. Je disais : « Tire la langue » et je tirai la langue en même temps et comme les bébés nous imitent, ils tiraient la langue. Et puis il y a eu le covid. On a mis des masques. Et bêtement, j'ai continué à dire, tire la langue et à tirer la langue alors que le bébé ne voyait rien. Eh bien le bébé tirait la langue ! Les bébés sont très forts !

Le post-partum, il y a vingt ans, c'était « que de bonheur ! », genre couverture de magazine où tout le monde sourit ! On a basculé vers une version réseau social « le post-partum, c'est l'horreur ! Vous n'allez pas dormir, vous allez pleurer, serez fatigués, en conflit... » Il faut remettre de la sérénité dans ces moments-là. Il y a une pression folle sur les parents pour qu'ils parfaits, irréprochables ! Ce n'est pas possible.

En ce moment mon combat, ce sont les réseaux sociaux. Les gens arrivent imprégnés de fausses vérités. Ils ne sont pas en capacité de choisir puisqu'on ne leur a pas donné de réelles informa-

tions au départ. Des gourous se permettent d'affirmer : je sais et vous dis ce que vous devez faire. À l'inverse, nous, professionnels de santé, nous devons d'être dans une relation équilibrée, dans l'échange, les explications partagées, les questionnements. Je prends du temps pour ça. Notre travail, c'est de donner les informations les plus justes possibles, sans jugement et sans rien imposer.

Une des actions dont je suis la plus fière, c'est un blog que j'ai tenu pendant dix ans, où justement je tentais de raconter très honnêtement notre métier, ses aléas ses limites. Il était très suivi même si très militant. Je sais que des sages-femmes sont devenues sages-femmes à cause de ce blog. Je sais que des femmes ont fait des choix à cause de ce blog. C'était passionnant.

Je continue de militer au niveau syndical et associatif en tant que sage-femme. L'idée n'est pas de défendre uniquement les droits et les compétences des sages-femmes mais de défendre l'accès aux soins, la décision partagée par exemple. De défendre une médecine respectueuse des gens dont elle prend soin.

Les femmes des années 90 qui se faisaient suivre par une sage-femme avaient déjà beaucoup réfléchi, beaucoup milité. Elles avaient déjà fait de nombreux choix autour de leur vie, de leur corps. Aller voir une sage-femme était une démarche particulière. Maintenant, c'est banal. Tout le monde va voir une sage-femme. À nous d'être attentives aux besoins de chacune.

Il y a cette histoire que je raconte souvent.

Une femme que je suivais - je n'ai même pas l'alibi de ne pas bien la connaître puisque je l'ai accompagnée pendant ses deux grossesses- est venue me voir peu de temps avant la fin de son congé maternité. Elle se sentait très mal : « Je n'imagine pas laisser mon petit, c'est trop dur, trop violent. » J'ai passé beaucoup de temps, avec elle pour mieux comprendre et essayer de proposer des solutions. J'avais l'impression d'avoir été au maximum de ma qualité d'écoute et d'accompagnement. Plutôt satisfaite même si rien n'avait été décidé mais elle avait bien sûr le droit de ne rien décider sur le moment. Elle est revenue me voir quelques semaines après et m'a dit : « Tu as été nulle la dernière fois ! » Je tombais des nues. « J'avais juste besoin que tu me dises que c'était normal d'être triste de me séparer de mon bébé. »

Cette histoire m'a marquée. En pensant bien faire, j'étais passée complètement à côté de son besoin ! Ça m'a fait réfléchir bien sûr... Je l'ai remerciée. Vraiment !

L'association des sage-femmes libérales a le projet de créer une affiche pour les salles d'attente qui dira : s'il y a quelque chose qui ne vous convient pas, c'est important de le dire. Ici, c'est un lieu où vous avez le droit de dire que vous n'êtes pas d'accord ! C'est important de préciser ça. Dans une relation équitable, le respect du désaccord est essentiel.

Pour finir, j'ai juste envie de dire que j'adore toujours autant ce travail. J'aime la relation au long cours qui s'établit et prend en compte tous les aspects de la vie des femmes.

Une fois, une femme qui venait consulter ma collègue au cabinet m'a dit : « Tu te souviens ? Tu étais venue chez maman. Je suis née à Châteauroux, mes parents parlent de toi. Eh bien, je suis venue consulter ta collègue. Parce que toi tu es la sage-femme de ma mère ! »

J'ai pris vingt ans dans les gencives ! Direct !

De temps en temps, ça me fait plaisir d'être la sage-femme de la fille aussi...